

LES CARACTÉRISTIQUES DE LA CONTEXTUALISATION CHEZ DES ADULTES VISITEURS DE MUSÉE¹

**Estelle Chamberland et
Collete Dufresne-Tassé
Université de Montréal**

Résumé

Vu que le contexte n'est pas un simple assemblage d'éléments extérieurs reliés à une situation, mais qu'il constitue la réalité sensible et subjective qu'expérimente l'individu, toute tentative pour comprendre le fonctionnement humain exige que l'on comprenne comment l'individu contextualise chaque chose, chaque événement pour se créer une image cohérente du monde. On a peu de connaissances sur le processus de contextualisation, particulièrement dans des situations caractérisées par un haut degré de liberté. Une étude exploratoire a été menée auprès d'adultes qui visitent un musée de sciences naturelles afin de découvrir les principales caractéristiques de leur démarche lorsqu'ils tentent de donner un sens à ce qu'ils voient. Trois catégories de caractéristiques ont été identifiées ainsi que les tendances des visiteurs pour chacune d'elles: la source d'alimentation, l'orientation de l'attention et le mode d'approche de l'objet. En définitive, il ressort des résultats de cette recherche que le processus de contextualisation est largement déterminé par les dispositions fondamentales particulières de l'individu envers le monde extérieur.

Abstract

Considering that the notion of context cannot be defined as a simple assemblage of external elements connected to a particular situation, but rather constitutes the subjective reality that one experiences at every moment, it becomes evident that any attempt to understand human functioning requires an understanding of how the individual contextualizes each thing, each event, in order to construe a coherent image of the world. Very little is known about the contextualization process, especially in situations characterized by a high degree of freedom. An exploratory study has been conducted with adults visiting a natural history museum. The aim of this research was to discover the main characteristics of their approach while they were trying to give meaning to what they were seeing. Three categories of characteristics have been identified as well as the inclinations of visitors towards each of them, the sources of reference, the orientation of the focus and the modes through which one approaches the objects. It appears from the results of this research that the contextualization

¹ Cette recherche a été subventionnée par le FCAR et le CRSH.

process is to a large extent determined by the fundamental attitude of an individual towards the external world.

Introduction

Contextualiser est une activité naturelle, fondamentale et spontanée qui répond à des besoins multiples dans tous les secteurs de la vie. Comprendre, accéder au sens consiste à percevoir des relations entre les choses et à structurer ces relations pour former un contexte, une image cohérente d'une situation. L'impact de cette activité sur le comportement, l'apprentissage et l'équilibre psychologique de l'être humain a été bien démontré (Bateson *et al.*, 1981; Hoffman, 1986; Rosnow et Georgoudi, 1986; Sarbin et McKechnie, 1986; Tiberghien, 1986).

En muséologie, la question de la contextualisation a surtout été traitée du point de vue des objectifs des muséologues: objectifs d'acquisition, de conservation et de présentation des objets au public. Du fait que les objets qui sont exposés au musée sont coupés de leur contexte d'origine et désinvestis de leur vocation propre, on comprend que la recontextualisation de ceux-ci soit la préoccupation principale des éducateurs muséaux. Cependant, bien que ces derniers aient une connaissance approfondie de la matière qu'ils ont à présenter, une vision claire de ce qu'ils veulent communiquer et une bonne quantité d'information sur les caractéristiques socio-économiques des visiteurs (Griggs et Alt, 1982; Hayward et Larkin, 1983; Loomis, 1973; Washburne et Wagar, 1972), ils connaissent peu l'expérience psychologique de ces derniers, ceux-là même qu'ils veulent stimuler ou guider. Les apprentissages et le fonctionnement du visiteur leur demeurent à toute fin pratique inconnus, de même que l'impact réel d'une exposition (Falk, 1983; Falk *et al.*, 1986). On sait cependant que le visiteur a rarement une idée précise du message que le muséologue a voulu lui communiquer et qu'il ne retient qu'une quantité minimale de l'information verbale fournie dans les exhibits, alors qu'il saisit et retient plus aisément une information de type structural (gestalt, thème, qualité de l'événement) (voir Falk *et al.*, 1986; Screven, 1974; Weiss et Boutourline, 1963). Il semble donc évident que l'activité du visiteur ne consiste pas à mémoriser les données telles qu'elles lui sont présentées. Le visiteur procède plutôt à un remodelage de ces données, à leur épuration et à leur recadrage à l'aide de données subjectives, de façon à en conserver ce qui constitue, pour lui, leur qualité essentielle (Carr, 1985; Jenkins, 1974).

Le problème de la contextualisation au musée

La question de la contextualisation est donc au coeur même de la problématique de l'interaction éducative. Elle se pose de façon différente au musée et à l'école. D'abord à cause des clientèles et des motifs de fréquentation de ces institutions, à cause également de la différence des objectifs poursuivis et des moyens de communication ou d'évaluation utilisés dans les deux milieux. Mais la différence sans doute la plus importante est le très haut degré de liberté dont

jouit l'individu au musée. En effet, au musée, le visiteur ne subit pas les contraintes d'objectifs d'apprentissage précis et prédéterminés. Ses motivations, ses buts et ses choix sont personnels et fluctuants. Les apprentissages qu'il fait au cours de sa visite sont généralement imprévus, spontanés et sans souci d'évaluation ou de compétition (Screven, 1969; Falk et al., 1986). Cette liberté ouvre le champ à une grande variété de fonctionnements chez le visiteur. Une visite au musée, par exemple, fait largement appel à l'imaginaire et à l'expérience esthétique: rêves, souvenirs, mythes peuvent être évoqués et les informations recueillies au contact de l'objet ne suivent pas un parcours linéaire clairement défini (Carr, 1985). L'éducateur muséal n'a donc aucun contrôle réel sur les apprentissages ou sur les autres bénéfices que le visiteur retire de sa visite et l'évaluation de l'impact de son action ne peut se mesurer selon les critères et les méthodes utilisés dans le milieu scolaire.

A cause de ces différences fondamentales entre l'éducation muséale et l'éducation scolaire, les professionnels des musées ne peuvent véritablement s'appuyer sur les connaissances que l'on a du fonctionnement des individus en milieu scolaire, ni sur les méthodes qui ont été développées dans ce milieu pour définir leur propre action auprès des visiteurs de musée. De même, les théories de l'apprentissage établies par les psychologues sont généralement considérées comme peu utiles par l'éducateur muséal parce qu'elles ont été élaborées à partir de situations expérimentales contrôlées dont les caractéristiques et les enjeux sont fort différents de ceux d'une visite au musée. Les études portant sur la construction de la représentation sémantique, par exemple, ont été effectuées à partir de situations déterminées par des objectifs précis, des représentations-cibles à évoquer ou à reconstituer pour comprendre un énoncé ou pour résoudre un problème, (Ehrlich, 1984, 1985a, 1985b; Richard, 1984, 1985). Bien qu'elles offrent quelques pistes intéressantes, ces études fournissent peu d'information sur le fonctionnement spontané de l'individu dans une situation caractérisée par un haut degré de liberté. Dans le domaine muséal, l'étude de Nahemow (1971) a permis de voir des différences dans la représentation que les visiteurs se font de l'environnement, mais n'apporte rien sur les caractéristiques de leur démarche pour y arriver.

Vu la rareté des données concernant l'expérience vécue par le visiteur dans son contact avec l'objet ainsi que sa démarche de contextualisation, les éducateurs muséaux se trouvent contraints de baser leur travail sur des a priori et de s'en remettre à leur intuition pour composer des contextes qu'ils supposent signifiants et intéressants pour le visiteur (Alt et Griggs, 1984). Pour ceux d'entre eux qui envisagent leur rôle comme celui d'un guide qui stimule l'exploration autonome de l'objet et l'élaboration d'une signification à la fois juste et personnelle, mieux connaître le processus de contextualisation du visiteur s'avère une nécessité (Alt et Griggs, 1984; Duthuit, 1984; Glover et Richards, 1977; Porter et Martin, 1985; Scrutton, 1969; Taborsky, 1976; Trudel, 1985).

A cause de l'état peu avancé des connaissances sur le sujet, notre étude est essentiellement exploratoire et qualitative et notre démarche, inductive. Nous

tentons de répondre à des questions très larges: comment le visiteur s'y prend-il lorsqu'il tente de donner un sens aux objets qu'on lui présente? Qu'est-ce qui caractérise la démarche de contextualisation lorsque celle-ci s'effectue dans une situation de grande liberté pour l'individu?

Plus précisément, nous traiterons de trois points que nous avons identifiés dans la contextualisation effectuée par le visiteur. Il s'agit de la provenance des matériaux qui servent à la contextualisation, de l'orientation du foyer d'attention du sujet et du mode d'approche que ce dernier privilégie dans son contact avec l'objet. Ces points sont révélateurs du type de relation qui s'instaure entre l'individu et l'objet durant la contextualisation. D'autres aspects du processus de contextualisation tels les thèmes de la contextualisation et les facteurs susceptibles d'influencer ce processus sont présentés ailleurs (Chamberland, 1988; Chamberland, 1989; Chamberland, 1991).

Description de la recherche

L'étude s'est déroulée dans un musée de sciences naturelles, le Musée Georges Préfontaine de Montréal. Elle a été réalisée avec la collaboration de 45 adultes qui visitaient une exposition de mollusques. Ces personnes, des deux sexes, avaient de 21 à 61 ans, possédaient trois niveaux de formation différents: (des études secondaires ou moins, des études collégiales ou universitaires et des connaissances spécialisées en biologie) et trois habitudes de fréquentation muséale différentes (un premier sous-groupe n'allait jamais au musée, un second n'y allait qu'une fois par an et un troisième, plusieurs fois).

La présentation des objets avait été gardée aussi simple que possible. Chaque vitrine contenait cinq coquillages disposés sur un fond de tissu bleu uni, accompagnés d'une étiquette sur laquelle apparaissaient les appellations commune et scientifique, la famille d'appartenance et l'aire de distribution géographique de chaque coquillage.

Les données sont essentiellement constituées des verbalisations de chaque sujet recueillies sur bande magnétique. Leur collecte s'est déroulée en trois temps et a permis de recueillir des données de trois types. a) Les verbalisations spontanées du visiteur au cours de sa visite. b) Des verbalisations obtenues après la visite par le biais d'un instrument projectif simple qui consistait en la photographie d'un visiteur anonyme devant une des vitrines. La présentation de cette photographie était assortie de la question suivante: "Que pensez-vous qu'il se passe chez cette personne au moment où elle regarde ces coquillages?"², c) Des verbalisations recueillies au cours d'un entretien semi-structuré effectué après l'administration de l'épreuve projective. Cet entretien, lancé par une invitation directe à revenir sur l'expérience vécue au cours de la visite,

²

L'emploi de cet instrument permettait d'obtenir du visiteur des informations qu'il n'avait pas livrées au moment de la visite à cause de l'orientation de son attention, ou à cause de leur signification pour lui.

comportait aussi des questions destinées à aborder des points demeurés obscurs ou insuffisamment explorés par le visiteur.

Ces données, recueillies sur bande sonore, ont été dactylographiées et c'est sous cette forme que nous en avons fait l'étude. Une première analyse a permis d'en identifier les points saillants et de déterminer des grandes catégories de phénomènes. Puis, des grilles ont été construites afin de classer les verbalisations dans ces catégories, d'en faire une compilation, et, à l'aide de pourcentages, de déceler et d'illustrer des tendances. Enfin, une analyse du contenu des catégories a été réalisée, de même qu'une étude de leur influence sur la contextualisation. Ces investigations ont été réalisées sur les trois types de verbalisations décrits précédemment.

Résultats

Nous procédons à une description des données obtenues sur chacun des points étudiés, puis nous voyons dans quelle mesure il marque la démarche de contextualisation et quelles sont les tendances des visiteurs à son égard.

Bien que les 45 visiteurs qui ont participé à cette recherche aient formé trois sous-groupes homogènes en termes de formation, nous n'avons décelé aucune différence marquée entre eux, le test de Kruskal-Wallis (1952) appliqué à la comparaison de leur production ne révélait aucune différence significative au niveau .05. Vu que la variable instruction est, de l'avis de plusieurs (Bourdieu et Darbel, 1969; DiMaggio et Useem, 1977), la variable la plus susceptible d'influencer le fonctionnement du visiteur, nous nous sentons justifiées de présenter nos résultats sans distinguer quelque sous-groupe que ce soit à l'intérieur des 45 visiteurs.

1- Provenance des éléments de la contextualisation

Nous avons d'abord constaté que les éléments de la contextualisation pouvaient provenir de deux sources: la personne peut utiliser ses propres ressources intérieures ou, au contraire, s'appuyer sur ce que le monde extérieur lui offre pour donner un sens à son contact avec l'objet muséal.

Le visiteur qui utilise des référents de source interne s'appuie sur l'expérience intime qu'il a de l'objet (Huteau, 1987). Cette expérience peut être immédiate ou liée au passé et constituer une portion de la "théorie du monde" que l'individu s'est construite au cours de son existence (Medin et Murphy, 1985), ou encore ce que Neisser (1976) appelle les "schémas anticipatoires" qui guident la perception. Ces référents peuvent être des souvenirs, des images familières, des connaissances antérieures, des émotions, des analogies, des métaphores, des réflexions philosophiques ou des symboles. Dans la catégorie des référents de source externe, nous retrouvons les descriptions physiques d'objet, les informations lues sur les étiquettes, les caractéristiques physiques du cadre dans lequel s'inscrit l'objet ainsi que les questions posées par le visiteur lorsqu'elles constituent une recherche d'information extérieure.

La source que l'individu privilégie est un indice de son niveau de dépendance envers ce que le monde extérieur lui fournit pour donner un sens à ce qu'il voit, et de la valeur qu'il accorde à ses ressources personnelles. En somme, la préférence du sujet pour un type de référents indique dans quelle mesure il s'utilise lui-même en tant que source et élément de la contextualisation.

Afin de déterminer quel type de référents prédomine dans la contextualisation que fait le visiteur, nous avons procédé de deux manières. La première consiste à établir la proportion des verbalisations des 45 visiteurs attribuable à chaque source, la seconde, à établir la proportion des personnes qui accordent nettement plus de place à un type de référents qu'à l'autre. Le critère utilisé pour déterminer si quelqu'un privilégie une source particulière est un écart d'au moins 10% dans l'utilisation des deux types de référents. La figure 1 illustre les résultats obtenus avec ces deux méthodes.

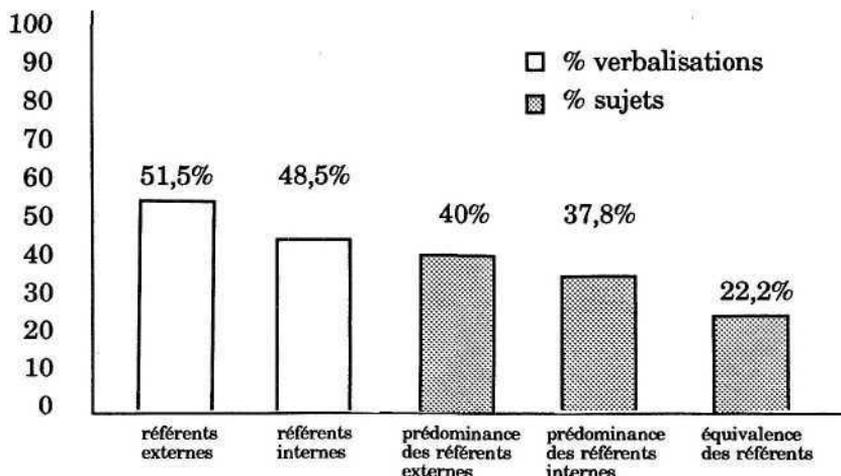


Figure 1: Proportion des verbalisations consacrées aux référents internes et aux référents externes. Proportion des sujets qui se réfèrent davantage au monde extérieur, à leurs ressources intérieures et également aux deux sources.

Les résultats indiquent que les deux sources sont utilisées de façon à peu près équivalente: 51.5% des verbalisations attestent de l'utilisation des référents internes, alors que 48.5% attestent de celle de référents internes. Le portrait obtenu à partir d'une analyse basée sur les sujets est très semblable. Quarante pour cent des visiteurs utilisent surtout des référents externes, 37.8% surtout des référents internes, et 22.2% utilisent autant les uns que les autres.

Que doit-on penser de ces résultats? On aurait pu croire qu'à cause de son grand dépouillement, le type de présentation utilisé pour présenter les objets muséaux aurait poussé le visiteur à se tourner vers ses ressources intérieures pour contextualiser l'objet. On aurait tout aussi bien pu penser,

au contraire, que le manque d'information aurait laissé l'objet vide de signification aux yeux du visiteur et que celui-ci aurait abandonné le contact avec l'objet ou aurait persisté à chercher et à réclamer des points de repère extérieurs. Nos résultats ne soutiennent aucune de ces interprétations puisqu'on trouve pratiquement autant de sujets qui s'appuient sur des données internes que de sujets qui se réfèrent aux données extérieures et que, de plus, une proportion non négligeable utilisent de façon équivalente les deux types de référents. Les deux interprétations ont cependant une prémisse commune: elles supposent que les facteurs externes, en l'occurrence, le type de présentation de l'objet, détermine le rapport de l'individu avec l'objet. Sans rejeter la possibilité d'une influence des éléments externes sur la contextualisation, nos résultats rendent maintenant évidente la nécessité de considérer la chose du point de vue des facteurs internes, notamment de l'attitude du visiteur, de sa disposition fondamentale envers le monde extérieur, attitude qui prépare et détermine son agir.

La question de la disposition fondamentale face au monde extérieur a été étudiée par Jung (1950), qui a introduit les notions d'introversion et d'extraversion. Ces notions rendent compte de l'orientation de la conscience et de la circulation de l'énergie psychique. En bref, dans l'attitude d'introversion, le mouvement se fait naturellement de l'objet vers le sujet et l'importance est prioritairement accordée aux impressions que l'objet fait naître chez la personne, aux opinions de cette dernière, à ses émotions, etc. A l'inverse, dans l'attitude d'extraversion, le mouvement s'exerce du sujet vers l'objet. L'importance est prioritairement accordée aux conditions extérieures, celles-ci revêtent une plus grande valeur aux yeux du sujet que ses impressions personnelles, ses opinions, bref que tout ce qui meuble son univers intérieur. Tout être humain possède ces deux attitudes, mais l'une prédomine. Elle est plus différenciée, elle s'exerce à un niveau conscient et de façon spontanée dans les situations de vie quotidienne.

La question des dispositions fondamentales a également été étudiée dans divers domaines sous l'angle de la dépendance et de l'indépendance du champ (voir Huteau, 1987 pour une revue exhaustive des recherches sur cette question). Dans la théorie de la dépendance et de l'indépendance du champ, l'attitude d'une personne est définie à partir du niveau de disponibilité de ses référents internes, de la place qu'elle leur accorde, et de son niveau d'autonomie face aux informations venant du champ. La personne qui se caractérise par une indépendance du champ privilégie les référents internes, valorise surtout les schèmes qu'elle construit et a tendance à analyser et à articuler les champs peu structurés, conservant ainsi une certaine distance par rapport aux aspects concrets du monde extérieur. La personne qui, au contraire, se caractérise par une dépendance du champ, privilégie les référents externes, approche de façon globale les champs peu structurés et valorise surtout les propriétés concrètes des objets (Huteau, 1987).

On pourrait penser que devant une présentation fort dépouillée de l'objet muséal, comme celle qui prévalait dans notre recherche, un visiteur dont l'attitude se caractérise par l'introversion ou une indépendance du champ pourrait être favorisé par rapport à celui dont l'attitude se caractérise par l'extraversion ou par une dépendance du champ, ce dernier ne trouvant pas dans les exhibits les repères qui lui sont nécessaires pour rendre l'objet significatif et n'étant pas porté naturellement à s'appuyer sur des repères internes pour le faire. Cependant, Witkin et Goodenough (1983: voir Huteau, 1987) soulignent que, les circonstances l'exigeant, l'individu peut, s'il jouit d'une certaine flexibilité, fonctionner d'après les caractéristiques d'un style qui n'est pas habituellement le sien. Il pourrait donc suppléer au manque d'information extérieure en s'appuyant sur des données internes pour contextualiser l'objet.

Rien dans les données que nous avons recueillies ne permet de déterminer lesquels de nos sujets se caractérisent par une dépendance ou une indépendance du champ et s'ils sont de type introverti ou extroverti. La question des attitudes fondamentales est trop complexe pour qu'une seule situation suffise à identifier ces types en l'absence d'épreuves standardisées. De même, il n'est pas possible de déterminer si l'action des sujets résulte d'une attitude fondamentale ou d'une attitude compensatoire provoquée par les circonstances.

Les perspectives fournies par la théorie de la dépendance et de l'indépendance du champ et par la typologie de Jung permettent cependant de souligner que le processus de contextualisation d'un individu n'est certainement pas unilatéralement déterminé par les contingences externes. Elles permettent également de penser que la préférence d'un individu pour l'utilisation de référents internes ou externes est un indicateur important du type de relation qu'il entretient avec le monde extérieur lorsqu'il tente de lui donner un sens. Nos résultats vont dans ce sens. Ils montrent que les visiteurs ne manquent pas de ressources personnelles pour donner un sens au monde qui l'entoure. La disponibilité de leurs référents internes et la tendance de certains à s'orienter principalement d'après eux en témoignent. Mais, d'autre part, le fait que l'activité de plusieurs dépend de données concrètes externes, malgré la pauvreté du contenu informatif et contextuel des exhibits, et que l'activité de certains s'appuie de façon égale sur les deux types de référents, permet de dire que ces tendances ne peuvent être vues uniquement comme une réaction au type de présentation. Sans constituer une preuve, nos résultats corroborent l'idée sous-jacente aux deux théories exposées: la disposition fondamentale de l'individu à valoriser un type de référents et à s'orienter d'après lui dans son contact avec l'objet est une caractéristique importante de la démarche de contextualisation. L'éducateur muséal ne détient donc pas le pouvoir d'orienter cette démarche selon sa conception de ce qui a une valeur de stimulus pour le visiteur et de ce que peut et doit être l'expérience de ce dernier. Au contraire, une part

importante de ce qui entre dans la composition d'une image cohérente et signifiante du monde pour l'individu lui échappe totalement.

2- Orientation du foyer d'attention

La deuxième caractéristique décelée dans le travail de contextualisation des visiteurs est l'orientation donnée à celle-ci. Dans certains cas, la contextualisation tend à resserrer le contact avec l'objet. Elle vise l'identification, l'exploration ou l'appropriation de l'objet, le rappel ou la vérification des connaissances antérieures. Dans d'autres cas, la contextualisation consiste à propulser la pensée au-delà de l'objet vers l'exploration de contextes. La pensée s'échappe alors plus ou moins loin de l'objet, elle prend pour ainsi dire la clé des champs pour revisiter en imagination des contextes connus, ou en explorer de moins connus. Ces contextes sont alors explorés pour eux-mêmes plutôt qu'en rapport avec l'objet.

La direction donnée au foyer d'attention indique à quel moment la contextualisation est orientée vers l'objet et à quel moment elle est orientée vers des contextes. Dans le premier cas, les verbalisations du visiteur indiquent que ce dernier ne perd pas de vue l'objet; quelles que soient les images mentales, les réflexions et l'investigation auxquelles il s'adonne, celles-ci incluent toujours l'objet. Ce contact étroit avec l'objet peut se révéler dans l'expression d'émotions, dans les descriptions que le visiteur fait de l'objet, dans les aspects physiques qu'il observe, dans les analogies, les métaphores, le rappel d'images familières, ainsi que dans certains souvenirs et certaines questions (questions d'ordre biologique, écologique, taxonomique, pratique, etc.).

Dans le second cas, lorsque le travail de contextualisation s'oriente plutôt vers l'exploration de contextes plus ou moins familiers, on constate que l'objet sort du foyer d'attention du visiteur. En fait, pendant un moment, il disparaît complètement des images, des réflexions ou des préoccupations de ce dernier. Prenons, par exemple, cette visiteuse qui voit dans un coquillage une forme qui lui fait penser à une bouche aux lèvres épaisses. Cette image lui rappelle les masque africains qui ornaient les murs de la maison paternelle, l'amène ensuite à penser au visage d'une Africaine, puis à imaginer ce que pouvaient être les fêtes africaines, leur atmosphère, leur décor, etc.. La vue du coquillage a déclenché une série d'associations amenant la personne à évoquer ou à élaborer en pensée un contexte dont l'objet ne semble que le point de départ et dont il est ensuite apparemment absent.

Comme dans le cas de la provenance des référents, nous avons utilisé deux types d'analyse des données, l'une basée sur les unités de verbalisation, l'autre, sur la proportion des sujets privilégiant une orientation particulière. La figure 2 illustre les résultats obtenus avec la première méthode: 86.8%

des verbalisations révèlent une attention dirigée vers l'objet, alors que 13.2% révèlent une attention dirigée vers des contextes de celui-ci.

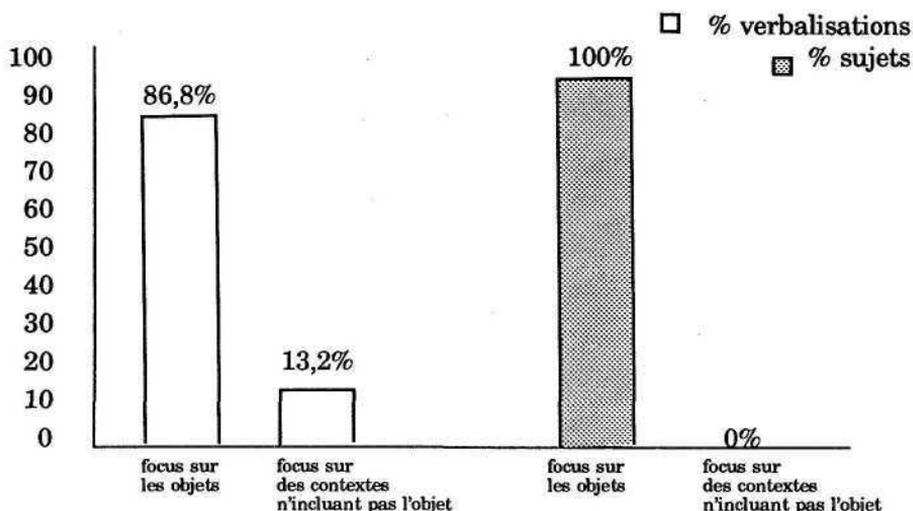


Figure 2: Proportion des verbalisations indiquant que le foyer d'attention est dirigé sur les objets ou sur des contextes ne les incluant pas et proportion des sujets privilégiant l'une ou l'autre orientation de l'attention.

L'analyse conduite d'après la seconde méthode (proportion des sujets chez qui on a décelé un écart d'au moins 10% dans la direction du foyer d'attention) ne révèle aucun cas où l'orientation de l'attention sur des contextes n'incluant pas l'objet prédomine. La tendance à garder l'attention sur l'objet est donc nette chez tous les sujets. Par ailleurs, une analyse des verbalisations a permis de constater que le niveau d'éloignement du visiteur par rapport à l'objet n'est pas très accentué. La plupart des contextes évoqués sont en effet relativement proches de l'objet: bord de mer, aquarium, boutiques de bord de mer, musées de la mer, activités ou événements associés à la mer et aux coquillages, tels la plongée sous-marine, les promenades sur le littoral, etc. Cette tendance à garder l'attention sur les objets n'est guère surprenante car, lorsqu'il va au musée, le visiteur va voir des objets rares, beaux ou précieux, ou tout au moins, assez rares, assez beaux ou assez précieux pour être confiés par la société à une institution qui a pour mandat de les conserver, de les protéger, de les étudier et de les exposer.

Cependant, l'orientation du foyer d'attention permet-elle de dire qu'une personne s'applique à bien connaître l'objet? Une analyse approfondie des propos des visiteurs révèle que ce n'est pas le cas. Rester à fleur d'objet ne signifie pas nécessairement que l'on s'intéresse à l'objet comme tel. Trois cas se présentent. Dans le premier, bien que l'objet occupe une place centrale dans les propos du visiteur, on s'aperçoit que ce dernier se préoccupe surtout de trouver des indices de familiarité sans chercher à découvrir de nouveaux aspects de l'objet. Il ne

questionne pas l'objet, il le classe dans l'une des catégories "objet connu", "objet inconnu". Dans le second, l'évaluation prend le dessus et l'énergie est consacrée à construire et à exprimer des opinions, des jugements plutôt qu'à acquérir une plus grande connaissance de l'objet. Dans le troisième, l'objet est prétexte à refaire contact avec des connaissances antérieures, des souvenirs et au plaisir de se rappeler. Ainsi, garder le contact avec l'objet peut avoir plusieurs finalités. Il faut donc éviter de conclure, sur la base d'un pourcentage élevé de verbalisations indiquant que l'attention est orientée vers l'objet, que ce contact débouche nécessairement sur l'élargissement de la vision que le visiteur avait de l'objet en entrant au musée.

Cette constatation permet de remettre en question la valeur des conclusions que l'on peut tirer de l'observation du temps passé par le visiteur devant un exhibit où à regarder un objet en particulier (Cameron, 1967; Falk, 1983). Cette observation permet de décrire le comportement du visiteur, mais ne peut prétendre capter son désir d'apprendre, son fonctionnement, le fait qu'un apprentissage a eu lieu ou ses raisons d'examiner un objet. Cette observation ne renseigne pas non plus sur l'efficacité des exhibits. Cameron (1967) souligne que ce qu'on en déduit peut être contradictoire. Les exhibits devant lesquels on passe beaucoup de temps seraient intéressants parce qu'ils retiennent l'attention. Par contre, ceux devant lesquels on passe peu de temps seraient efficaces parce que l'on aurait besoin de moins de temps pour les comprendre. De même, il n'est pas possible d'établir un rapport de causalité entre le type de présentation qui a été faite des coquillages et l'orientation de l'attention sur l'objet. Malgré une présentation dépouillée qui, pourrait-on penser, inciterait davantage à se centrer sur l'objet, la plupart des visiteurs se sont, à un moment ou à un autre, éloignés de celui-ci au profit de l'évocation de contextes. En fait, il nous semble que certains moments de la contextualisation servent à se rapprocher de l'objet, tandis que d'autres servent soit à l'exploration des contextes de cet objet, soit au contact avec soi-même, avec son univers intérieur. L'orientation de la contextualisation demeure un choix du visiteur, qui peut varier d'un moment à l'autre.

3- Mode d'approche de l'objet

Un troisième aspect de la contextualisation ressort des données recueillies. Il s'agit de l'approche "théorique" ou "expérientielle" choisie par le visiteur.

Une approche est dite théorique lorsqu'une distance est créée et maintenue par une activité d'abstraction, lorsqu'il y a recherche d'informations ou utilisation de connaissances antérieures sur l'objet. Dans cette façon d'approcher l'objet, le visiteur s'informe ou communique son savoir sur celui-ci. Sa préoccupation est "un savoir sur" l'objet. Celui-ci sert à nommer, expliquer, évaluer l'objet, à spéculer sur lui. Les verbalisations qui permettent de dire que le sujet adopte cette approche sont des identifications, des classifications, le rappel de connaissances théoriques et leur vérification, certaines questions, certaines hypothèses, des descriptions physiques de l'objet et des évaluations qui n'impliquent pas l'expérience sensible du sujet (exemple: "Cet objet ne mérite pas d'être exposé dans un musée, il est trop commun, commercial même"). La

caractéristique essentielle d'une approche théorique est que la contextualisation se fait sous un angle objectif: sujet et objet occupent des territoires distincts, le sujet ne s'inclut pas comme acteur d'un échange dynamique avec l'objet, il ne réfère pas à son expérience, mais à des informations "à propos de" l'objet.

A l'opposé, dans l'approche expérientielle, le sujet réfère à une connaissance qui lui vient d'un vécu avec l'objet. Le rapport s'établit sur un plan essentiellement subjectif. La connaissance vient alors d'une expérience physique ou sensorielle de l'objet, d'un rapport émotionnel, fonctionnel ou symbolique avec celui-ci. L'individu peut s'appuyer sur des expériences passées: souvenirs d'interactions, d'émotions vécues, d'atmosphère etc., sur son expérience immédiate ou sur celle qu'il anticipe: désirs, attentes ou intentions visant une interaction avec l'objet. Dans cette approche, l'attention s'oriente vers l'expérience de l'objet; sujet et objet occupent donc le même espace et c'est l'événement de leur rencontre qui prend de la valeur. Celui qui privilégie cette approche souhaite que sa visite soit une expérience personnelle du contexte associé au type d'objets exposés (la mer, la plage). Il exprime le besoin d'avoir un contact physique ou multisensoriel avec l'objet, ou tout au moins de pouvoir imaginer ou se rappeler un tel contact.

Nous avons tenté de voir si une approche particulière prédominait dans le travail de contextualisation des visiteurs. La figure 3 illustre les proportions obtenues pour chaque type d'approche dans une analyse basée sur l'ensemble des verbalisations et dans une analyse basée sur les sujets. La première de ces analyses révèle que 64.7% des verbalisations sont de type approche théorique, alors que 35.3% sont de type approche expérientielle. La seconde révèle que 66.7% des visiteurs privilégient une approche théorique, alors que 13.3% privilégient une approche expérientielle et que 20% utilisent les deux également. Les résultats issus des deux analyses sont donc semblables et indiquent une nette prédominance de l'approche théorique.

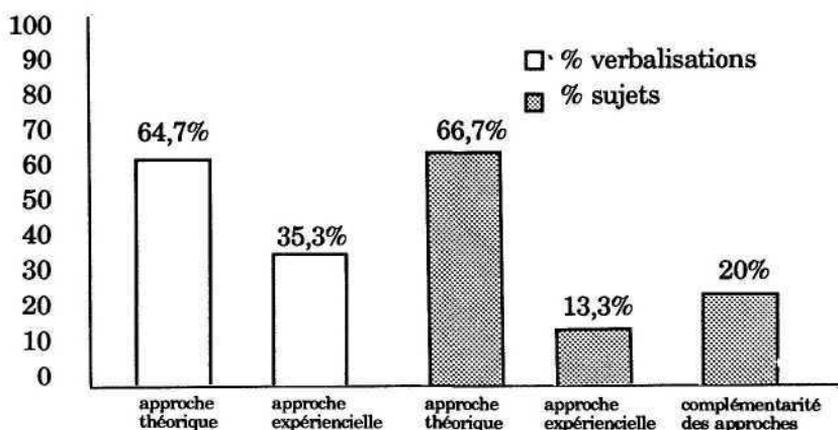


Figure 3: Proportion des verbalisations indiquant une approche théorique ou une approche expérientielle. Proportion des sujets privilégiant l'une ou l'autre approche ou utilisant les deux également.

On peut se demander si ces résultats sont dûs au fait que les exhibits ne sont pas de type "interactif", c'est-à-dire ne permettent qu'un contact visuel avec l'objet. Les verbalisations des visiteurs montrent qu'en dépit d'une distance physique infranchissable, certains visiteurs trouvent le moyen de contextualiser l'objet sur une base prioritairement expérientielle ou d'utiliser également l'approche expérientielle et l'approche théorique. On peut donc penser que le choix d'une approche relève davantage d'une caractéristique fondamentale de la personne dans son rapport avec le monde que d'une réaction au type de présentation des exhibits. Les propos de certains visiteurs, laissant entendre que l'approche expérientielle s'avère pour eux plus qu'une préférence, qu'elle est vécue comme un besoin, un élan naturel, corroborent notre position.

L'information sort au fur et à mesure qu'elle rentre si je ne peux rattacher ça à mon vécu.

Il faut que ça me parle comme une musique, il faut que ça parle à mes tripes, que ça me fasse vibrer.

Il faut se garder de réduire l'approche expérientielle à la seule manipulation physique de l'objet; la relation à l'objet peut se vivre de plusieurs façons. Comme nous l'avons montré ailleurs (Chamberland, 1991), elle peut être orientée vers la manipulation physique de l'objet, vers l'aspect fonctionnel de celui-ci, c'est-à-dire vers les usages qui en sont faits ou que la personne pourrait en faire, vers l'évocation d'une ambiance ou d'un lien affectif avec l'objet, et vers la perception d'un rapport symbolique avec l'objet ou avec un contexte associé à celui-ci (l'eau, la mer, etc.).

Dans l'approche théorique, nous avons décelé cinq façons d'envisager le savoir "à propos de" l'objet. Il peut s'exprimer sous forme d'acquisition de connaissances nouvelles, de rappel de connaissances antérieures, de plaisir d'exposer son savoir à autrui (en l'occurrence, l'accompagnateur), de vérification de ses connaissances personnelles ou de ses hypothèses sur l'objet, d'expression d'un jugement sur l'exhibit, ses qualités intrinsèques et didactiques, sa pertinence.

Les finalités de chaque approche sont donc bien différentes. Rien ne permet de dire que l'une a plus de valeur ou qu'elle a un impact plus grand que l'autre sur l'expérience du visiteur. Le type de relation que l'individu établit avec l'objet ne dépend pas uniquement des contingences externes mais également de ce que la personne recherche dans son rapport avec le monde et d'une prédisposition ou d'une préférence naturelle pour un certain type de rapport.

Conclusion

Les implications des résultats que nous venons d'exposer sont multiples. Ces résultats montrent qu'il n'est pas possible de maintenir une position extrême, attribuant le pouvoir et la responsabilité de la construction du sens aux experts et à leurs techniques de présentation, si sophistiquées soient-elles. Le niveau de dépendance du monde extérieur varie d'une personne à l'autre et chez une

même personne, d'une situation à l'autre. De plus, le choix d'un mode d'approche de l'objet, même s'il est soumis dans une certaine mesure aux contraintes imposées par ce que les exhibits proposent, relève également de l'attitude fondamentale et de la prédisposition ou de la préférence naturelle de l'individu pour un certain type de rapport avec le monde extérieur.

Les types de réponses du visiteur face à l'environnement proposés par Nahemow (1971), réponse structurale et réponse expérientielle, s'avèrent trop étroits pour éclairer véritablement le phénomène de la contextualisation. A la différence de Nahemow, notre but n'était pas de voir quelle forme pouvait prendre l'image que le visiteur se faisait de l'environnement, mais quel type de rapport il établissait avec l'objet pour lui donner un sens particulier. Une analyse qualitative des données a permis d'élargir la définition de ce qu'est une approche expérientielle, celle-ci incluant, outre la manipulation physique de l'objet, celle d'éléments symboliques, imaginaires et affectifs.

Ce qui précède nous amène à redéfinir ce qu'on entend par l'"implication du visiteur" et l'"activité d'investigation du visiteur", que certains auteurs (Busque, 1988; Koran *et al.*, 1983; Screven, 1969) ont tendance à réduire à des comportements visibles du visiteur: manipuler l'objet, l'examiner de près et poser des questions. Nos résultats montrent que le visiteur a aussi d'autres façons d'appréhender, d'appivoiser et de connaître l'objet. L'utilisation qu'il fait des référents internes montre qu'en définitive, bien qu'extérieurement passif, il peut être profondément impliqué dans son contact avec l'objet.

Nos résultats ont été obtenus auprès d'un petit nombre de sujets et ne valent que pour des circonstances et un milieu particuliers où l'objet revêt déjà un statut particulier. Ils doivent être éclairés par des recherches ultérieures réalisées dans des circonstances différentes. Ainsi, on pourrait se demander si l'approche théorique aurait une place aussi importante dans la démarche du visiteur dans un musée d'art ou d'histoire. Dans le même ordre d'idées, on pourrait se demander si, devant un type de présentation plus complexe et un contenu informatif et contextuel plus élaboré, les caractéristiques de la contextualisation effectuée par le visiteur demeureraient les mêmes. Cette étude ne constitue donc qu'une amorce de compréhension du phénomène extrêmement complexe qu'est la contextualisation.

Bibliographie

- Alt, M.B., et Griggs, S.A. (1984). Psychology and the Museum Visitor. Dans J.M.A. Thompson (ed.) *Manual of Curatorship*. London: Butterworths, 386-393.
- Bateson, G., Birdwhistell, R., Goffman, E., Hall, E.T., Jackson, D., Schefflen, A., Sigman, S. et Watzlawick, P. (1981). *La nouvelle communication*. Textes recueillis et présentés par Yves Winkin, Paris: Éditions du Seuil.
- Bourdieu, P. et Darbell, P. (1969). *L'amour de l'art: les musées européens et leur public*. Paris: Les éditions de Minuit.
- Busque, L. (1988). *L'intérêt des visiteurs pour les exhibits dans les musées et les centres de sciences*. Thèse de doctorat inédite. Université de Montréal.
- Cameron, D.F. (1967). How Do We Know What Our Visitors Think? *Museum News*, 45, 31-33.

- Carr, D. (1985). Self-directed Learning in Cultural Institutions. Dans S. Brookfield (ed.) *New Directions for Continuing Education, Self-Directed Learning, From Theory to Practice*. San Francisco, CA: Jossey-Bass, 51-62.
- Chamberland, E. (1988). La création de contextes dans une situation d'apprentissage spontané. Dans J.L. Mc Lellan et W.H. Taylor (eds.), *Les actes du VII^e congrès annuel, Canadian Association for the Study of Adult Education*. Calgary: The University of Calgary, 172-177.
- Chamberland, E. (1989). Contexte et contextualisation: deux notions fondamentales pour la compréhension de l'apprentissage adulte. Dans R. Bédard (ed.) *Les actes du 8^e congrès annuel de l'Association canadienne pour l'étude de l'éducation des adultes*. Cornwall: Université d'Ottawa, 54-59.
- Chamberland, E. (à paraître, 1991). Les thèmes de la contextualisation chez le visiteur de Musée. *Revue canadienne de l'éducation*.
- DiMaggio, R. et Usemm, M. (1977). Social Class and Arts Consumption: Origins and Consequences of Class Differences in Exposure to the Arts in America. *Theory and Society*, 5, 109-132.
- Duthuit, G. (1984). Le musée inimaginable. Dans F. Dagognet (ed.) *Le musée sans fin*. Paris: Presses universitaires de France.
- Ehrlich, S. (1984). Construction des représentations sémantiques: le fonctionnement du sujet. Dans M. Moscato, G. Pierot-Le Bonniec (eds.), *Le langage: construction et actualisation*. Rouen: Publications de l'Université de Rouen, 151-164.
- Ehrlich, S. (1985a). La notion de représentation: diversité et convergences. *Psychologie française*, 30, 226-229.
- Ehrlich, S. (1985b). Les représentations sémantiques. *Psychologie française*, 30, 285-296.
- Falk, J.H. (1983). Time and Behavior as Predictor of Learning. *Science Education*, 27, 267-276.
- Falk, J., Koran, J., Dierking, J. et Lynn, D. (1986). The Things of Science: Assessing the Learning Potential of Science Museums. *Science Education*, 70, 503-508.
- Glover, B. et Richards, A. (1977). Interpretation: What It's All About. *Museums Journal*, 76, 161-162.
- Griggs, S.A. et Alt, M.B. (1982). Visitors to the British Museum: Natural History in 1980 and 1981. *Museums Journal*, 82, 149-155.
- Hayward, D.G. et Larkin, L.W. (1983). Evaluating Visitor Experience and Exhibit Effectiveness at Old Sturbridge village. *Museum Studies Journal*, 1, 41-57.
- Hoffman, R. (1986). Context and Contextualism in the Psychology of Learning. *Cahiers de psychologie cognitive*, 6, 215-232.
- Huteau, M. (1987). *Style cognitif et personnalité: la dépendance-indépendance à l'égard du champ*, Presses universitaires de Lille.
- Jenkins, J.J. (1974). Remember that old theory of memory? Well forget it!. *American Psychologist*, 29, 785-795.
- Jung, Carl G. (1950). *Types psychologiques*. Genève: Librairie de l'Université Georg et Cie.
- Koran, J.J. Jr., Longino, S.J. et Shafer, L.D. (1983). A Framework for Contextualizing Research in Natural History Museums and Science Centers. *Journal of Research in Science Teaching*, 20, 325-339.
- Kruskal, W.H. et Wallis, W.A. (1952). Use of Ranks in Criterion Variance Analysis. *Journal of the American Statistical Association*, 47, 583-621.
- Loomis, R.J. (1973). "Please Not Another Visitor Survey". *Museum News*, 52, 20-26.
- Medin, G.L. et Murphy, D.L. (1985). The Role of Theories in Conceptual Coherence. *Psychological Review*, 92, 289-316.

- Nahemow, L. (1971). Research in a Novel Environment. *Environment and Behavior*, 3, 81-102.
- Neisser, U. (1976). *Cognition and Reality: Principles and Implications of Cognitive Psychology*. San Francisco, CA: W.H. Freeman.
- Porter, J. et Martin, W. (1985). Learning from Objects. *Museums Journal*, 85, 35-37.
- Richard, J.F. (1984). La construction de la représentation du problème. *Psychologie Française*, 29, 226-230.
- Richard, J.F. (1985). La représentation du problème. *Psychologie Française*, 30, 277-284.
- Rosnow, R.L. et Georgoudi, M. (1986). The Spirit of Contextualism. Dans R.L. Rosnow et M. Georgoudi (eds.) *Contextualism and Understanding in Behavioral Science*. New York, NY: Praeger, 3-22.
- Sarbin, T.R. et McKechnie, G.E. (1986). Prospects for a Contextualism Theory or Personality. Dans R.L. Rosnow et M. Georgoudi (eds.) *Contextualism and Understanding in Behavioral Science*, New York, NY: Praeger, 187-207.
- Screven, C.G. (1969). The Museum as a Responsive Learning Environment. *Museum News*, 47, 7-10.
- Screven, C.G. (1974). Learning and Exhibits: Instructional Design. *Museum News*, 52, 67-75.
- Scrutton, H. (1969). Specimen or People? *Museum Journal*, 69, 107-109.
- Taborsky, E. (1976). Museums and Feelings. *Newsletter, Ontario Museum Association*, 5, janvier, 18-20.
- Tiberghien, G. (1986). Context and Cognition: Introduction, *Cahiers de Psychologie Cognitive*, 2, 105-119.
- Trudel, J. (1985). Le principe du sablier. *Musées*, 8, 12-14, 27-28.
- Washburne, R.F. et Wagar, J.A. (1972). Evaluating Visitor Response To Exhibit Content. *Curator*, 15, 248-254.
- Weiss, R.S. et Boutourline, S. Jr. (1963). The Communication Value of Exhibits. *Museum News*, 42, 23-27.